



Le Cuisinier et le Miroir fêlé

Description

Il était une fois, dans l'ombre immense d'un désert de terre rouge où le vent roulait sur les pierres comme un tambour furieux, un cuisinier dont la parole était rare et la démarche lente. Ce désert n'avait pour parfum que la poussière brûlée, et pour musique que le crissement du sable entre les dents, lorsque parfois on osait sourire. Quand venait le soir, la lune basse traçait des bandes pâles sur les dunes, dessinant de longs doigts sur la peau sèche du marcheur solitaire.

Le cuisinier portait un manteau élimé aux manches pendantes ; son sac de toile grinçait à chaque pas. À sa ceinture battait une vieille louche cabossée et un miroir fêlé enveloppé d'un linge noué. Chaque soir, il s'asseyait auprès d'une pierre tiède, extrayait une michette de pain noir, mordait sans bruit dans sa croûte dure. Il soufflait sur ses doigts pour chasser le sable collant qui voulait partager son repas.

Or il advint qu'au troisième crépuscule depuis qu'il eut été chassé de sa ville – on disait qu'il avait refusé de cuire la tarte d'un prince trop pressé –, il entendit derrière lui le pas précipité d'une bête blessée. Un souffle court s'échappa : c'était une gazelle dont la patte traînait dans la poussière rouge. Sa robe était rayée de sang sec et ses yeux brillaient plus fort que deux perles jetées au fond d'une marmite brûlante.

La gazelle s'approcha sans peur ni hâte. « Donne-moi à boire », dit-elle en penchant sa tête fine vers l'écuille de fer que tenait le cuisinier. Il versa quelques gouttes tirées de sa gourde craquelée.

La gazelle but longuement puis releva le museau : « Pour te remercier, je t'apprends ceci : trois fois tu offriras ce qui te reste ; trois fois tu croiras tout perdre ; mais si ton cœur tient droit comme ta louche tient au feu, tu franchiras ce désert où nul ne revient changé. »

Elle disparut bientôt entre deux monticules, laissant derrière elle une traînée effacée par le vent.

Tant et si bien que lorsque midi monta haut dans le ciel durci comme l'écorce d'un pain rassis, apparut à l'horizon flottant une silhouette alourdie par des ballots informes — un marchand oublié des caravanes anciennes. Son turban pendait en lambeaux sur son épaule ; son âne soupirait lourdement sous les sacs vides.

Ils se posèrent ensemble à l'ombre étroite d'un rocher brûlant. Le marchand tendit à son voisin une poignée d'épices ratatinées : « J'ai faim et je n'ai rien qui nourrisse sinon ces feuilles séchées par mille soleils... Si tu cuisines pour moi avec ce peu-là, je partagerai ma carte du désert. »

Le cuisinier sentit remuer en lui l'ancien instinct ; il mêla piment sec, cumin et thym râpé à son dernier bout de pain noir écrasé sous la pierre plate — cela fit lever une odeur âcre qui piqua les narines du marchand jusqu'aux souvenirs lointains des festins passés.

Celui-ci murmura alors entre deux bouchées : « Sur ta route gît un puits oublié dont nul ne boit depuis trente ans — suis mon doigt sur cette carte couverte de griffures et toi seul trouveras la fraîcheur au creux du sable aveugle... »

Les deux hommes échangèrent ce qu'ils possédaient : recettes maigres contre secret ancien. Et chacun reprit sa route allégé d'un poids devenu inutile.

Au bout de trois jours et trois nuits dont nul rêve ne put retenir la trace exacte tant elles furent longues et coupantes comme des éclats de verre sous les ongles,

contesdefees.com



le cuisinier atteignit un repli du désert où grandissait une touffe unique d'herbes bleuâtres au parfum puissant. Là sifflait parmi les racines sèches un serpent aux écailles ternies par mille passages sur les cailloux — mais ses yeux luisaient tels deux morceaux d'ambre enfouis dans l'ombre mouvante.

Le serpent déplia lentement ses anneaux jusqu'à ce qu'il fasse face au voyageur assis qui réparait la doublure trouée de sa besace avec du fil arraché à ses propres chaussettes.

« Homme silencieux », chuchota-t-il en roulant doucement ses syllabes comme un feu couvant sous la cendre sèche, « j'ai entendu ta bonté répandue jusque dans mes galeries profondes... Offre-moi ta dernière pincée de sel contre quoi je te donnerai ce qui ne s'achète ni ne se mendie sous ce soleil implacable... »

Sans répondre autrement que par un geste las mais précis, le cuisinier sortit le petit sachet caché près du miroir fêlé ; il versa tout le sel restant sur la langue fendue du serpent qui se mit aussitôt à frémir telle une corde pincée par quelque main invisible.

Alors le reptile déroula autour des pieds nus du voyageur trois cercles exacts puis souffla : « En échange je te révèle cela — pose ton miroir face au puits lorsque viendra minuit noir : tu y verras non ton visage ni ton passé perdu mais ce que tous cherchent sans jamais savoir nommer... »

La nuit venue descendit froide ainsi qu'une nappe mouillée jetée sur des braises vives ; l'air vibra soudain (mais pas brusquement), porteur des chants longs venus d'au-delà des dunes oubliées depuis cent lunes pleines ou cent lunes noires selon qui racontait l'histoire.

Derrière lui glissaient encore quelque chose — peut-être la mémoire du serpent ou bien celle plus douce encore de sa propre voix jadis chantante avant qu'on ne lui retire tablier blanc et toque amidonnée là-bas aux portes dorées qu'on ferme toujours trop tôt aux pauvres gens dégourdis...

Minuit frappa sur quelque cloche invisible nichée dans les entrailles rouges sous ses pieds écorchés ; alors il dénoua délicatement le linge autour du vieux miroir taché puis en approcha prudemment la glace fendillée du bord noircissant du puits endormi.

Dans l'eau stagnante remua peu à peu non point son reflet vieilli ou son air hagard mais quatre silhouettes entremêlées : celle courbée (sa propre figure penchée), celle vive (la gazelle bondissante malgré sa blessure), celle pesante (le marchand traînant derrière lui mille absences empaquetées) enfin celle fluide (le serpent vibrant jusqu'à disparaître).

Il comprit — ou plutôt sentit jusque dans ses mains calleuses que chacun avait reçu seulement parce qu'il avait donné d'abord : eau contre promesse murmurée ; recette pauvre contre secret oublié ; dernier grain blanc contre parole scellée...

Au lever du jour glacial naquit près du puits une coutume simple : toute âme passant là déposerait désormais dans une coupelle faite main – parfois quelques miettes séchées tirées de son sac racorni ; parfois un brin rare ramassé entre deux cailloux brûlants ; parfois seulement quelques mots écrits maladroitement autour des bords fendillés où brillent encore parfois quelques reflets venus peut-être d'une glace ébréchée...

date créée

12/05/2026

Auteur

test3jours